

Manuscrit 1, 2, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 21, 23, 24, 25

RÉDACTION :
43 SAINT-VINCENT 43
—
TELEPHONE MAIN 7460

L'Escholier

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

ABONNEMENT
ANNEE UNIVERSITAIRE
\$1.00
Le Numéro 5 sous

Directeurs : Victor BARBEAU — Jean CHAUVIN

TOUS LES JEUDIS.

Notre poupon

A l'instar des femmes, les journaux mûrissent très tôt. Et c'est en s'agitant que l'un et l'autre s'assagissent. Notre siècle, qui déjà se fait vieux, n'aime pas les trop vertes jeunesse.

Aussi est-ce avec défiance et même appréhension, que, par un préjugé évasif, il accueille les nouveaux-nés littéraires. Les frasques possibles du frais poupon sont pour lui un sujet de terreur. Et ce n'est pas quelquefois sans raison lorsqu'on songe de quels parents il est né. Cette prévention, par bonheur, ne dure pas outre mesure. Petit à petit, on s'habitue au mioche. Ce qu'autrefois on considérait défaut devient inoffensif, puis qualité. Dès ce moment, cesse toute défiance. Le poupon est dorloté, mignoté, cajolé, bichonné, bequeté. On le chérit, on s'en entiche, on s'en engoue. Si bien que gâté, chouchouté, le marmot devient insupportable. Inutile de le morigéner ou même de le conseiller. Grandi dans ses caprices, il n'entend pas plus raison qu'une jeune fille de dix-neuf ans.

Et c'est dans ces conditions que naissait l'Escholier, il y a quelques trois semaines. L'annonce de sa naissance fut diversement accueillie. Cependant que les uns goûtaient fort le fraîcheur de son teint, les autres, sceptiques, souriaient devant la délicatesse de ses membres. De beaux yeux ne sont point la garantie d'une longue existence. Et c'était là, tout ce que l'on reconnaissait au gamain qui venait de naître. Vivra-t-il, se demanda-t-on? Un petit nombre le souhaitaient. Beaucoup se montraient pessimistes. Beaucoup plus ne s'y arrêtaient même pas. Aujourd'hui, vieux de trois semaines, grandi, plus fort, l'Escholier se présente modestement à ses amis, reconforte les alarmistes, s'impose aux indifférents. Pour plusieurs, il est déjà une habitude, dont ils ne pourraient se départir qu'avec peine. Insensiblement, la Gazette du quartier latin a fait sa route. Plusieurs obstacles obstruaient sa route. Avec simplicité, mais aussi avec cranerie, elle a surmonté chacun d'eux. D'autres plus nombreux surgiraient peut-être. Forte du concours de ses vaillants amis, elle ne doute pas un instant ne pouvoir les surmonter.

La venue de l'Escholier comme tous les oeuvres universitaires, n'a pas suscité grand enthousiasme chez ses confrères de la presse. A peine ici et là, l'a-t-on signalé à l'attention publique. Aux journaux qui nous ont ignorés soit par amnésie, soit par caprice, nous n'adresserons aucun reproche. L'Escholier est bon enfant. Il oublie avec facilité et pardonne avec goût. Toutefois, s'il permet qu'on le saute, il n'aime pas qu'on l'écorche à vif, sous prétexte de lui présenter des roses.

Quelques jours avant la publication du premier numéro, le "Pays" dans un entrefilet aussi cauteleux que mensonger attribuait à notre gazette des idées et un but auxquels nous n'avons jamais, et pour cause, aspiré. Commentant un paragraphe d'une chronique universitaire publiée dans le "Réveil" du 12 octobre, le "Pays" écrivait:

"Oh! oh! Ce n'est pas là y aller par quatre chemins. Vous avez étranglé l'Etudiant", mais nous nous moquons de vous avec l'Escholier."

"Ils ne vont pas si mal nos fils soumis et obéissants."

Un tel coup de Jarnac de la part du "Pays" ne nous surprend pas démesurément. Plus d'une fois, l'Etudiant eut à se défendre de ses attaques déloyales et surnoises. L'Escholier qui connaît — oh! combien — l'esprit qui anime ces Sycophantes n'agira pas de même. Par res-

L'Étudiant--L'Escholier

A la direction de l'Escholier.

Moi, je suis un drôle de type !!!

Je n'ai pas le droit de plaider, et je n'ai plus le droit de suivre les cours universitaires; je suis un "sans-travail", et pourtant, j'ai beaucoup d'ouvrage; je ne suis pas avocat, certes non, et cependant, je ne suis plus étudiant, mais de même que, l'an dernier, tous les vendredis, je lisais l'Etudiant, tous les jeudis, cette année, je lis l'Escholier, la nouvelle gazette du quartier latin.

Quartier latin!!! Ces deux mots me rendent songeur. A Paris, le quartier latin — géographiquement parlant — c'est le vaste espace qui a pour limites: au nord, la Seine, le quai des Augustins, le quai Saint-Michel, le quai Saint-Bernard; au midi, le boulevard Montparnasse; à l'ouest, la rue Bonaparte; à l'est, la Halle des vins, et qui renferme l'école des Beaux-Arts, l'Institut, la Monnaie, le Collège de France, la Sorbonne, les écoles de Droit et de Médecine, l'École Normale et l'École Polytechnique, l'École des Mines, les Sourds-Muets, l'Observatoire, le Luxembourg, le Jardin des Plantes, Saint-Sulpice, le Panthéon, Saint-Séverin, l'Odéon, le théâtre de Cluny, l'Institution Sainte-Barbe, les lycées Corneille, Descartes, Condorcet, la Maternité, la Pitié, les bibliothèques Sainte-Geneviève et Mazarine et... la Closerie des Lilas ou le Bal Bullier."

Quartier latin!!! Quartier, écrit un auteur français, toujours décrit et toujours à décrire, parce qu'il est toujours nouveau; quartier toujours vivant, toujours remuant, toujours jeune, il ferait à lui seul Paris capitale, car c'est là que la pensée en fusion s'échappe de par le monde; quartier plein de travail, mais aussi plein de dissipation, de paresse et de misère; quartier où la bohème de Henri Murger, bien après la bohème de Villon, plante incessamment sa tente, ouverte par mille déchirures à toutes les bises; de l'hiver; quartier où les cheveux sont trop longs (Paquin), les habits trop courts (Barbeau); où les chapeaux sont larges (Dugas) et les coeurs aussi (Larivière); où les lésés sont ardentes (Chauvin) et les appétits incommensurables (Hubert); où l'on délèste cordialement les sergents de ville (Asselin) et où l'on aime la liberté (Mailly).

Quartier latin!!! C'est encore, comme le dit finement Auguste Louchet, là où "tout ce que la ville tue de chevaux, de chiens et de chats trouvent des cuisiniers (Gendreau), qui le font cuire, et des estomacs qui le digèrent (Lavoie, Godin, Gaston), où le diner coûte seize sous (honte, Gagnon), le lit dix sous, la bière et le tabac plus que le diner, plus que le lit; quartier où l'on se montre pour faire le mal, où l'on se cache pour faire le bien; quartier que vous aimez, jeunes gens, que vous pleurez peut-être, un jour, et que vous regretterez toujours quand vous n'y serez plus."

Montréal, comme Paris, a-t-il véritablement son quartier latin? J'en doute fort. Paris, comme Montréal, a-t-il sa "gazette du quartier latin"? Je l'ignore. Tout ce que je sais, moi, c'est primo: que je ne sais rien; secundo: que nul ne peut contenter tout le monde... et son père; tertio: que la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a; quarto: qu'il existe à Montréal, un journal qui a nom l'Escholier", dont j'ai devant moi les deux premiers numéros.

Messieurs de la Direction, (c'est à vous, Barbeau, c'est à toi, Chauvin, que je m'adresse), veuillez me pardonner ce trop long début. Ce n'est pas pour vous causer du quartier latin que je vous adresse ces quelques lignes, mais bien plutôt pour vous offrir, à titre d'ancien — si jeune... et déjà — mes félicitations et mes remerciements sincères pour l'oeuvre que vous avez entreprise.

Vous avez fondé un journal. J'ai constaté avec joie qu'il a plusieurs traits de ressemblance avec son frère aîné, mort à la fleur de l'âge, dans les circonstances tragiques que l'on sait. Tout comme vos devanciers, vous avez fondé un journal, mais — et je vous en félicite — vous avez eu l'heureuse idée de ne lui donner aucun caractère universitaire officiel.

C'est, à mon sens, ce qui fera la force de votre journal, ce qui lui permettra de vivre, de lutter, et, comme le souhaite l'ami Marien, de "ne mourir jamais que de vieillesse."

Votre journal est libre, l'Etudiant ne l'était pas. Il prêcha, cependant, il lutta, il sonna la charge, il fit tant et si bien qu'on jugea à propos de lui fermer la bouche.

L'Escholier, c'est la gazette du quartier latin, oui, mais c'est votre propriété à vous, Barbeau, à toi, Chauvin. Et si jamais il vous vient à l'idée d'instituer une enquête sur une question vitale autre que celle du bérêt, le "nous paraîtrons" de votre programme nous indique clairement que le numéro qui contiendra l'opinion libre de Monsieur Olivier Asselin ne sera pas le dernier de la série.

Vous avez fondé un journal. Vous paraissez. Bravo! Vous avez l'intention de lutter et de batailler ferme. Coûte que coûte, vous paraitrez. Hourrah! Votre oeuvre mérite l'encouragement de tous et de chacun des carabins, et je les connais assez pour savoir que la majorité est avec vous. Toutes mes félicitations!

Et pour avoir vengé l'Etudiant, merci.

Amédée MONET.

24 octobre 1915.

peut pour ses lecteurs il taira, le plus possible, le nom de cette feuille pharisaïque. Et tous, et l'espère, lui sauront gré de ne pas s'attarder interminablement à passer l'éponge sur les chiures de cette Sterco-raire.

VICTOR BARBEAU.

INNOVONS!

A la suite d'un contretemps fâcheux, la direction de l'Escholier n'a pu, ainsi qu'elle l'avait promis dans son pre-

mier numéro, illustrer le roman de Jehan Fridolin. Désireuse toutefois de soigner le plus possible sa toilette typographique, elle s'est assurée pour le prochain numéro un dessin du maître Philippe La Ferrière, des Arts Décoratifs. Ce dessin à l'avenir servira de titre. Outre cette innovation, l'Escholier de jeudi prochain en contiendra quelques autres. Notre tirage étant limité, il est de meilleure sagesse de retenir ses numéros à l'avance. On peut le faire en s'abonnant dès aujourd'hui. Le prix est modique et les avantages nombreux.

Les billards

Notre journal, s'il revêt un cachet d'indépendance, n'en est pas pour cela indifférent aux questions universitaires. Au contraire, croyons-le, et le futur, si "l'on" nous prête vie, saura le prouver abondamment. Il est une foule de choses dont notre routine nous voile l'existence et qui pourtant sont passées depuis longtemps à l'état de lucerne. Un détail d'actualité force sitôt nos plumes à devenir agressives et frondeuses et le déluge d'encre destiné à s'effondrer sur notre monde, éclate plus vite que nous ne l'aurions cru, au début de l'Escholier. Ce n'est pas tout de citer, ça et là, au hasard de la fantaisie, le mot typique d'un confrère, ou de relever comiquement le menu fretin de nos gestes, il y a plus à faire.

Les responsabilités que nous nous assumons sont grosses de conséquences, mais qu'importe. Le devoir nous oblige à les prendre et c'est avec plaisir que nous en revendiquons la charge. Cette étincelle qui met le feu aux poutres en sont les billards couverts, à cette heure, de tapis noirs, gris de poussière. Un mot, un point, c'est honteux. Et comment donc, les amis, nos galions ont-ils en vain jeté dans les caisses de l'Université l'or qui les comblait? Que la Fédération ait croulé, que les conseils de droit et de médecine ne s'entendent pas sur ce point pour sortir des trones l'argent qu'il nous faut absolument, faut-il pour cela que huit cents étudiants en souffrent? Je veux croire que là-dessus, tous n'ont pas fait leur devoir et rempli leurs obligations, mais la majorité est, grâce à Dieu, celle qui en est quitte. Qu'on me permette maintenant de rattraper, à ce passage, un article que, sur des renseignements reçus, je me crois en mesure de rectifier, celui du "Nationaliste" de dimanche, signé Roger Bon-Temps. Il disait:

"La semaine du 17 au 23, celle que nous venons de passer aussi dignement que les autres, a été occupée par l'apparition de l'Escholier, notre gazette du Quartier, et par certaines polémiques sur la question énervante des billards. Au journal nouveau, longue vie et noble tâche, et au second point, prompt et nette solution. Comme nous avons l'intention de revenir sur ce terrain dans un prochain article, nous nous contenterons de dire que les conseils de médecine et du droit ne sont pas à blâmer dans cette affaire. Le comité de la Fédération a pris, l'an dernier, la charge de pourvoir aux besoins matériels de la maison des Etudiants. Il est dissous avec une dette dans les budgets, contractée entre lui et un plombier de la rue S.-Laurent, pour ne pas dire aussi connu. Est-ce que les étudiants du droit et de la médecine payaient la contribution exigée par la société fédérative que maintenant le devoir de rembourser ces arrérages lui serait dévolu? Allons, semblable suggestion est injuste. D'ailleurs, pour purger le différend et jeter de la lumière dans le fatras des organisations universitaires, les présidents de chaque faculté doivent se rassembler au cri de "Dieu le veut", au cours de cette semaine. Ceux qui veulent tenir la clef du mystère et le mot de l'énigme en auront pour quelques instants d'attention. Qu'on ne s'y méprenne pas, malgré ces démêlés embarrassants, nous avons droit à notre salle de billard et nous sommes rasés (mieux que moi, d'ordinaire!) de voir les toiles noires couvrir les tapis verts. Nous payons cinq piastres du bon Dieu, chaque année, pour nos jeux, faut en avoir! Sinon, comme nous donnons encore cent sous chacun pour nos armoires, aurions-nous le doux

(Suite en page 2)